

2 octobre 2018
VICE
par Chloé Cosson



ACTIVISME | Par Chloé Cosson | 02 October 2018, 11:31am

Comment Tarek Lakhri a « décolonisé » son Tumblr

L'artiste émergent queer revient sur le rôle majeur d'Internet dans sa longue quête d'identité. Portrait.

Partager  

Des piles de livres jalonnent le pan de mur livide qui donne sur la rue. Marguerite Duras chevauche *Les Mille-et-une Nuits*, *Les Illuminations* de Rimbaud jonchent *Mâie Décolonisation* de Todd Shepard. Nous sommes dans l'atelier de Tarek Lakhri, à Noisy-le-Sec, en banlieue parisienne. Désormais artiste à plein temps – pratiquant performances, installations, vidéos et poésie – le jeune homme de 26 ans revient de loin.

Jardinier, c'est ce à quoi le destinait sa conseillère d'orientation au lycée. « J'ai grandi à Châtellerauld, ça sonne très mignon, mais en fait, c'était un ghetto » lance-t-il d'emblée. Adolescent solitaire à la « vie intérieure très mouvementée », il rêvait alors de devenir acteur. Son modèle ? Mike Waters, personnage introverti, sensible et queer, tiré du film *My Own Private Idaho* de Gus Van Sant.

Quête d'une identité hybride

Tout comme ce héros en quête d'identité, Tarek n'avait qu'une idée en tête : échapper à une destinée toute tracée pour lui. Sur les conseils d'une enseignante, il s'est appliqué à adopter le langage châtié dans lequel il s'exprime aujourd'hui. Il a élaboré dans ses carnets intimes – entassés dans un cabas rouge vif à l'entrée de l'atelier – une forme d'expression hybride. Il a toujours écrit en français, pourtant « trop rationnel » pour ce poète débordant d'affects, qui use de l'arabe hérité de ses parents d'origine marocaine et s'épanche en anglais, territoire linguistique neutre. Cette affection pour les mots l'amène vers des études de Lettres et de Théâtre à Paris. Ville qui lui a offert un espace cosmopolite où il a pu affirmer son identité queer. Mais c'est à l'occasion d'un échange universitaire à Montréal que Tarek a commencé à politiser cette identité en construction. Outre-Atlantique, il a ainsi étudié les écrits d'importants théoriciens de la question *queer* comme ceux de l'américain José Esteban Muñoz.

« Décoloniser » son Tumblr

À la lecture de Muñoz, le poète s'est saisi d'un concept fondateur pour l'ensemble de sa pratique artistique : la désidentification. Il s'agit pour les les « queers de couleur » de réaffirmer une identité hors du carcan normatif blanc et hétérosexuel, tout en s'appropriant ces codes dominants. « longtemps, je me suis identifié uniquement à partir de tropes blancs. mes posts tumblr ont été témoins de cet étrange processus inversé à moi-même » explique-t-il sur son site personnel – sans majuscule, en hommage à l'activiste féministe bell hooks. En partageant des images de corps bigarrées sur le réseau social, Tarek entreprend la « décolonisation » de son Tumblr. « Internet est un outil extraordinaire pour être qui tu veux lorsque tu grandis dans un monde où tu ne te sens pas représenté » poursuit-il. En fond sonore, la chanson « Come to me » de l'icône bionique Björk, est distillée sur une enceinte en cylindre.



« L'art est une manière de créer des conflits »

Peu surprenant, donc, que l'artiste choisisse pour ses performances de naviguer sur le Web en public, de façon (quasi) intuitive. Son écran d'accueil est projeté au mur de façon XXL. Il passe sans prévenir d'un morceau d'Amel Bent à un extrait de Cheb Mami sur YouTube... Ce projet nommé « Blouse Bleue » – orchestré à la Gaité Lyrique en mai dernier et présenté au Point Éphémère le 21 septembre – amène le spectateur à penser l'afro-futurisme. Afro-futurisme ? Oui, en d'autres termes, Tarek catapulte le spectateur dans un monde où l'occident n'est plus le centre du monde.

Pour lui, « l'art est une manière de créer des conflits. C'est comme ça que les conversations avancent. » L'avancée du dialogue entre les marges et le *mainstream* est



Lire: Il existe une version belle et queer de Google Maps

également au coeur de son documentaire *diaspora/situations* réalisé l'an dernier. Neuf jeunes artistes queer de pays différents reviennent face caméra sur leur rapport à leur corps et à leurs affects. La qualité amateur de l'image est largement compensée par l'élégance des portraits, couplée à la force du message porté à l'écran. Ce premier film remporte un prix Spécial du jury au Festival Transposition d'Annecy, événement cinéphile LGBT.

Fort de cette sensibilité pour l'image, il s'apprête à reprendre la caméra pour réaliser un film de science fiction consacré aux banlieues. Sur la grande table de son atelier, des images d'archives INA issues de ses recherches sont soigneusement disposées : le projet est pour l'heure à l'état embryonnaire. Mais pour Tarek, cela ne fait aucun doute : « Le futur se trouve en périphérie. Surtout pas dans le centre de Paris. »

MANIFESTO.XXI

INTERVIEWS ARTICLES VIDÉO SHIT STORM

Interviews, Art, Art, Articles / 25 octobre 2018

Tarek Lakhrissi, La Puissance De L'intime

Par Laurie Bousat



1

1

Tarek Lakhrissi est un jeune poète et artiste visuel. Aujourd'hui en résidence à La Galerie à Noisy-le-Sec, il développe sa pratique autour de différents médiums tels que la poésie, la performance et la vidéo. Elle prend d'abord la forme d'un film, *Diaspora/Situations* réalisé en autodidacte, documentaire en forme de rencontres autour de la question des identités diasporiques queer. Mais aussi de performances-conférences, récitées et dansées où il est aussi bien fait référence à José Esteban Muñoz qu'à Wallen. Explorateur des Internets et de l'intime, Tarek Lakhrissi ne s'arrête pas là pour faire sens et pour faire soin. Conversation placée sous le signe de la modernité et du partage.

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

En quelques mots : Je m'appelle Tarek, j'habite à Paris, Je suis artiste en résidence en ce moment à La Galerie à Noisy-le-Sec et je viens de manger, à Belleville.

DERNIERS ARTICLES



Parlons de la pratique et d'abord, comment s'est-elle construite ?

Ma pratique s'est construite à partir de mon écriture de carnets. J'en ai beaucoup écrit, de mes 15 à mes 22, 23 ans. Je le fais moins aujourd'hui mais cela m'a permis d'expérimenter autant des formes littéraires que visuelles. J'avais toujours eu un désir d'approfondir cette pratique, mais j'étais toujours entre l'université et mon travail de libraire à l'époque. J'avais très peu de temps pour me concentrer vraiment sur quelque chose de précis. C'est pour ça qu'aujourd'hui je suis encore « bloqué » sur l'écriture : ma pratique reste très inspirée du mot, du langage, de la manière de parler. Comment une parole a une forme, un impact. Comment par la parole, on peut créer une communauté. Comment par la parole, il y a une possibilité d'exprimer certaines choses plus facilement, et donc d'utiliser pour ça notamment la poésie.



carnets - © Tarek Lakhrissi

Tu me devances. Je voulais parler de ta pratique et de son lien à la langue, à la poésie, mais aussi à l'intime, parce que c'est quelque chose qui semble marquer ton travail, surtout dans tes performances.

L'intime, c'est un peu compliqué. C'est un terrain dangereux. C'est comme marcher sans filet. Cela correspond aussi à mon mode de vie. Je n'ai pas grandi dans un espace très protégé. J'ai dû être indépendant financièrement dès mes dix-huit ans, et très vite, la notion de risque est devenue ma seule possibilité d'exister. Je n'avais pas d'autre choix. L'intime s'est vite imposé comme une manière de travailler et il est devenu un motif de travail. J'espère, et j'imagine, faire apparaître dans ma pratique la manière dont on peut rendre l'intime dans une forme plastique à travers la notion de risque. Et comment cette forme peut autant jouer sur la transparence, que sur le mensonge, la construction, la reconstitution de souvenirs, le fantasme. Il s'agit aussi de révéler une certaine plasticité dans le terrain que ça ouvre.

Comme dans *Blouse Bleue* où tu nous emmènes dans ce que tu appelles une conférence-performance, qui est à la fois une performance, mais aussi une conférence sur des choses qui te parlent et t'influencent. On y vogue entre l'intime, le poétique et des choses extrêmement concrètes qui sont liées à ton système de référence. On y retrouve l'expérience comme base de ta pratique, principe qui s'est un peu constitué avec le film *Diaspora/Situations*. Est-ce que tu pourrais nous en dire quelques mots ?

Diaspora/Situations a commencé comme une forme d'hommage à des conversations qui m'ont transformé et inspiré. C'est là aussi où on voit la puissance de l'intime : quand il permet d'accéder à des endroits où on ne serait pas allé sans. Il y a aussi une démarche assez expérimentale dans le fait de s'utiliser « soi » comme point de départ. C'est à la fois dangereux parce que ça crée une forme d'exposition, pas forcément souhaitée ou qu'on ne maîtrise pas tout à fait. Mais c'est également, pour moi un enjeu de générosité, c'est un peu dire : « je suis là, vous êtes là, on va partager quelque chose ».



Images extraites du film *Diaspora/Situations* – © Tarek Lakhrissi

Finalement, le film *Diaspora/Situations*, c'est toujours une expérience étrange. Il est une sorte d'extension d'une réflexion partie de moi et de mes relations, de la confiance aussi que les personnes m'ont accordée et de l'impact imprévu qu'elle a eu. C'est un impact de reconnaissance, d'identification. Un impact de l'ordre des « moyens de se sentir un peu moins seul » dans un champ de représentations, notamment en France, où si tu es une personne de couleur, ou une personne queer ou trans, tu es difficilement représenté.

Tu fais partie d'une génération d'artistes qui est une génération du DIY quelque part, une génération de l'Internet, où elle glane des contenus et des inspirations. Est-ce que ça a influencé ton travail ? Et si oui, de quelle manière ?

D'un point de vue vraiment formel, basique, Internet, quand tu n'as pas le temps de suivre des cours aux Beaux-Arts, ou que tu n'as pas un studio ou les moyens d'acheter un pot de peinture, c'est un espace de contenus. Tu peux faire un screenshot et, esthétiquement, si tu identifies ce screenshot comme une œuvre d'art, alors c'est une œuvre d'art. Si tu décides de la photocopier et de la mettre dans un cadre, c'est ton objet. Internet donne aussi le sentiment de se sentir beaucoup moins seul, grâce à Instagram, grâce à Tumblr où tu crées des communautés de goût. Il y a une vraie puissance à l'idée de ne plus se sentir seul. Quand tu es le *weirdo* au fond de la classe, tout d'un coup, tu te rends compte qu'il y a toute une communauté de *weirdos* qui sont en fait beaucoup plus *weirdos* que toi et cela te donne une certaine puissance. C'est également pour ça qu'il peut y avoir un enfermement ou une difficulté à prendre de la distance par rapport à ça. Mais Internet, juste en termes de contenus, c'est inouï.



Blouse Bleue – ©Tarek Lakhrissi

Par exemple, cet effet étrange: tu écoutais une chanson quand tu étais petit, mais tu n'en as jamais vu le clip. Un jour, tu veux la réécouter sur YouTube, et tu tombes sur le clip. C'est fou l'émotion que ça procure de finalement mettre des images, de happer des images que tu avais imaginées. Ou faire des recherches sur un terme et geeker sur un dispositif jusqu'à en devenir spécialiste d'une notion complètement absurde. Cette question de contenus, de communauté, d'existence, ça fait d'Internet une immense source de créativité et d'inspiration. Rien que l'effet de l'image virale, que je trouve assez magique, voir presque mystique quelque part.

C'est ce que montre un peu ton travail, que ce screenshot, cette image virale, elle peut devenir autre chose selon comment tu la reçois. Ça parle de puissance et d'empowerment, de faire du beau avec du "banal". Outre la source d'inspiration qu'Internet peut représenter, est-ce que cette notion de l'Internet comme "marquage générationnel" a pu avoir une influence sur ta position dans le milieu de l'art contemporain où tu arrives aujourd'hui – puisque poète par ailleurs et auparavant ?

Quand tu es « projeté » dans cet espace – parce que tu es clairement projeté dans le ventre du dragon de l'art contemporain – il y a beaucoup de choses à apprendre et à négocier. L'espace parisien, sur ce point, est assez changeant mais ce n'est forcément l'espace le plus évident quand tu es un jeune artiste. On est quand même beaucoup dans une culture d'institutions et du diplôme. Moi, je n'ai pas de diplôme d'école d'art, et le soutien institutionnel est venu plus tard. Je suis davantage passé par un intérêt à l'étranger, justement grâce à Internet et à des contacts ou à des voyages. J'ai l'impression que ça se passe beaucoup comme ça en France: tu n'existes pas tant que tu n'as pas eu de validation extérieure. Ça rend les choses encore plus compliquées quand tu es un jeune artiste ou un artiste émergent.



©Charlie Gasp

Pour continuer ton travail dans des bonnes conditions, cela suppose avoir de l'argent pour acheter ton matériel, et donc d'avoir du temps et un espace. Ce qui n'est souvent pas le cas à Paris, parce que c'est une ville saturée et chère. Ici, il me semble être très compliqué de trouver un système de mentorat. Je ne dis pas que c'est plus évident à l'étranger, mais tu es quand même beaucoup livré à toi-même. J'ai eu beaucoup de chance. Dans tous mes projets, j'ai travaillé avec des personnes qui m'ont vraiment soutenu et fait confiance – notamment des curateurs – dont Sarina Basta, dont Vincent Honoré, mais aussi Cédric Fauq, Yann Chevallier, ou Oulimata Gueye. J'ai aussi la chance d'être entouré d'autres jeunes artistes, qui sont dans la communication, dans le partage d'information comme Anne Vimeux, Mawena Yehouessi, Joséfa Ntjam ou encore Ghita Skali. Ce qui n'est pas évident, parce qu'il y a aussi une forme de compétitivité dans l'art contemporain.

Il y a une certaine protéiformité dans ta pratique, qu'est-ce que ça représente pour toi ? Qu'est-ce que ça apporte ? D'où est-ce que tu penses que ça vient ?

Avoir une pratique protéiforme aujourd'hui en France, simplement de le faire, c'est prouver que ça existe et que c'est possible. Ça reste marginal, parce qu'on te fait comprendre que tu si veux être artiste, tu dois choisir un médium. C'est comme ça que ça marche. Pour ma part, il se trouve que je choisis des médiums qui sont d'ailleurs les plus compliqués à considérer comme objets artistiques sur le marché.



poems on walls, Talismans (1), gold and black vinyl poems on walls (2018) – © Guillaume Pazat

Mais à mes yeux, l'art est une manière d'expérimenter des choses, et je ne voyais pas une seule manière de le faire. En termes de médiums et de moyens d'expression, je suis intéressé par la notion de glissement, d'assemblage, d'inspiration aussi, venant de choses qui sont pas forcément considérées comme « artistiques ». Comme les vidéos virales – j'y reviens. En ce moment je suis obsédé par une vidéo virale sur le slutwalk, dans laquelle une jeune femme, répondant à un journaliste [Jesse Lee Peterson], fait tout un discours expliquant qu'elle s'identifie comme une « slut ». Le journaliste lui pose des questions assez sexistes. Quand il lui demande son âge, elle lui répond simplement: « I'm grown ».

La vidéo est devenue virale parce que cette femme est simplement incroyable. Pour moi, ça, c'est de l'art en fait. Ce genre de manifestation, toutes les émotions qu'elles te procurent, qui sont des émotions de puissance, c'est à ce niveau là que pour moi l'art a un sens. Quand il te permet d'en ressortir empowered, beaucoup plus fort et confiant. Je sais que c'est très ambitieux et j'y travaille énormément, mais j'aimerais beaucoup me tourner vers ce genre de pratique, qui a commencé avec Diaspora/situations. A partir du moment où il y a une réception et que les gens m'ont dit qu'ils se sentaient beaucoup moins seuls, ou qu'ils se sentaient bien après avoir vu le film, pour moi, c'était le début du "ok, il y a clairement quelque chose de magique et de puissant".

Il y a quelque chose du soin.

Du soin, oui, qui passe par l'alchimie, qui passe par l'arbitraire aussi. Et paradoxalement, par beaucoup de violence, parce que, toutes les émotions sont violentes.

Quels sont tes projets actuels et à venir?

Je travaille sur un film dans le cadre de la résidence. Ce sera un film de science-fiction et d'anticipation, en huis-clos dans la banlieue. J'espère y mettre en question l'idée de communauté et y réfléchir de manière insolente à la notion de jeunesse et de futur. Cette vidéo va devenir une installation dans le cadre d'une exposition que je mets en place en ce moment avec Thomas Conchou et l'équipe de la Galerie. On réfléchit tous les deux à ce que ça veut dire d'être un jeune artiste mais aussi de travailler sur cette idée de créer des espaces. Je sais toujours pas pourquoi la notion de communauté m'intéresse. Mais c'est un moteur, ça me stimule de savoir pourquoi. Ce que j'aime dans la communauté c'est sa capacité à la fois de création et de destruction. Comme l'amour ou la religion, il y a quelque chose d'inquiétant et de fascinant dans l'idée de groupe, de fusion. Toutes ces questions font sens dans la société actuelle - ces questions de l'envahissement, qu'on se retrouve envahis, dans une situation de vulnérabilité - parce que la notion de communauté vacille. On essaie de la fixer, mais elle nous échappe tout le temps.



aladdin's soft nightmare (contemplation #1, 2 et 3), photographie, 2018 - © Tarek LakhriSSI

En parallèle, je crée les workshops "Fuck the poésie" au Doc. A chaque séance, j'invite une poète.sse. avec à discuter de son processus de création et à lire un de ses textes. Suit un temps d'écriture - très important pour moi - où les participants créent un texte en fonction du thème proposé et de ce qui a été discuté. Ils peuvent ensuite le lire. Ce qui m'intéressait, c'était de réfléchir à plusieurs sur ce que ça veut dire d'écrire, et de ne plus le faire seul. Mais également de démythifier cette idée du poète, de l'écrivain, isolé dans sa tour d'ivoire. D'où Fuck the poésie.

Je travaille également avec Lafayette Anticipat ion sur un projet qui me tient à coeur et qui s'appelle "Différents Alibis". J'invite quatre performeurs: Lily Hook, Ndayé Kouagou, Christelle Ouyri et Harilay RabenJamina, qui sont à mon sens quatre artistes qui viennent de quatre champs différents - la photographie, le graphisme, le djing et la performance. Chacune propose une pièce qui sera une réponse à cette question qu'on te pose quand t'es une personne de couleur et/ou une femme dans l'art: « Pourquoi t'es là? ». D'où la notion d'alibi, il faut que tu aies un alibi pour exister. Tu dois forcément avoir une narration, un « truc cool » ou une vie tragique.

Etant un millennial, ancré dans une culture pop que tu ne dénigres pas, je vais te poser une question fun et de te demander si tu veux bien nous donner tes trois obsessions du moment.

Il y a l'émission Striptease que je regarde sur YouTube, j'écoute en boucle *Don't Speak* de No Doubt et je lis Audre Lorde, *Your Silence will not protect you*.

La première édition de "Différents Alibis" aura lieu ce vendredi 26 octobre à 19h30 à Lafayette Anticipations, au 9 rue du Plâtre, 75004.

La prochaine séance de Fuck the Poésie aura lieu le 21 novembre 2018 au Doc! (Espace Galop) avec en invités Claire Finch et Rami Karim.

Pour suivre le travail de Tarek LakhriSSI: <https://tareklakhriSSI.com/>

Mouvement (L)

magazine culturel indisciplinaire

arts visuels

Tarek Lakhrissi

Caméléon Club

02/02 > 30/03/2019 - LA GALERIE

PAR ORIANNE HIDALGO-LAURIER |



© Tournage du film Out of the Blue de Tarek Lakhrissi, p. D. R.

Le futur sera émancipateur ou ne sera pas. Le poète et plasticien Tarek Lakhrissi, en résidence à La Galerie, a déjà tout prévu en transformant le centre d'art en vaisseau spatial queer. Fuir l'apocalypse sur Terre n'a jamais semblé aussi heureux : dans cette contre-dystopie la chance tourne pour les « minorités » et le langage, premier moteur social pétri de règles et de frontières, retrouve sa dynamique plastique et physique. Les langues anglaise, française et arabe, épuisées par les luttes de pouvoir, trouvent dans cet habitacle matière à repos et la possibilité de vivre leurs délires itératifs ou argotiques en paix.

5 janvier 2019
Les Inrockuptibles
par Ingrid Luquet-Gad

ARTS

Les 5 expos à ne pas rater en janvier

05/01/19 14h58



Ingrid Luquet-Gad

Abonnez-vous à partir de 1€

Le meilleur des expositions d'art contemporain dans toute la France en janvier 2019.



Dans la mangrove du langage



Tarek Lakhrissi. "I don't understand what you are saying but I love you", performance réalisée dans le cadre du cycle Afrocyberféminismes à la Gaité Lyrique (Paris, France), 2018

Comme les artistes les plus intéressants de sa génération, Tarek Lakhrissi, né en 1992, se meut à la lisière de la poésie et de la performance, de l'installation et de la vidéo. Diplômé en études théâtrales et en histoire de l'art, il pratique assidûment Instagram et Soundcloud, tout autant qu'il fréquente les grands écrivains des cultural studies : Monique Wittig, Maggie Nelson ou José Esteban Muñoz.

De cette habilité à naviguer dans les entre-deux, Tarek Lakhrissi tire des formes hybrides, qui vont de la navigation performée sur internet à l'écriture mêlant français, arabe et anglais. Prolifique, le jeune artiste était apparu au cours des derniers mois de manière furtive dans plusieurs expositions marquantes : par une poésie à la Baltic Triennial 13, des selfies à *Tainted Love* au Confort Moderne, ainsi que des performances à la Gaité Lyrique ou au Point Ephemère. Artiste en résidence à La galerie - centre d'art contemporain à Noisy-le-Sec, il y réalisera sa première exposition personnelle. Où l'on retrouvera ses thèmes de prédilection passés au filtre de la science-fiction et des récits d'émancipation.

• *Cameleon Club*, du 2 février au 30 mars à [La Galerie - centre d'art contemporain](#) à Noisy-le-Sec

30 janvier 2019
PRENEZ CE COUTEAU

PRENEZ CE COUTEAU


À propos ▾ Les expos du collectif ▾ L'artiste du mois ▾ Une histoire ▾ Articles & Traductions



Poète, performeur, artiste visuel, Tarek Lakhrissi développe une pratique artistique protéiforme qui porte sur le langage, l'identité et les affects. Il a réalisé de manière autodidacte son premier film diaspora/situations, un documentaire qui interroge les identités diasporiques queer. Il est en ce moment en résidence à La Galerie, Centre d'art contemporain à Noisy-Le-Sec où il va présenter sa première exposition personnelle Caméléon Club dont le vernissage est le 1^{er} février.



photographie de Charly Gasp

Recherche... 



instagram

Une erreur s'est produite à la récupération des images Instagram. Nous renouvelerons la tentative dans quelques minutes.

L'oeuvre de la quinzaine

Voir les oeuvres des semaines passées

Quel est ton rapport au monde de l'art contemporain ? En quoi tu pourrais le rapprocher de la notion de transfuge¹¹ ?

La notion de transfuge est importante quand tu remets en perspective tout ton parcours. Je pense que c'est l'une des choses les plus compliquées quand tu es un jeune artiste et que tu arrives dans le milieu de l'art contemporain. Tu as très peu d'interlocuteurs pour interroger ta place, questionner tes prises de positions et comment tu peux stratégiquement arriver à tes ambitions. Sans se compromettre ou se censurer. C'est une expérience qui peut être isolante. Je crois que je suis arrivé à un endroit maintenant où j'arrive très facilement à dire ce que j'ai envie de faire tout en gardant une forme de liberté. Je suis ma propre matière. Et le transfuge, c'est un peu comme être un caméléon : tu t'adaptes, tu prends une nouvelle peau et un jour, tu découvres que tu parles d'une autre manière. Il y a quelque chose de l'ordre de la métamorphose. Cela m'inspire beaucoup, et cela me rend très fier de mon héritage.

Pour revenir à ta question, c'est quelque chose que j'apprends en ce moment et à laquelle je n'ai pas tout à fait de réponses. Je suis très observateur, et évoluer dans ce milieu suppose plusieurs types de négociations. Mais cela m'intéresse parce que c'est justement compliqué. J'ai envie de faire ça depuis longtemps mais j'ai pris du temps à l'assumer. Surtout quand, comme moi, tu n'as pas fait d'écoles d'art et que parfois ton profil n'est pas forcément le bienvenu ou qu'il est trop atypique. Le monde de l'art contemporain est un monstre capitaliste et élitiste.

Qu'est-ce qui t'a amené à la création ?

J'en fais depuis que je suis tout petit. J'ai toujours dessiné et le rapport à l'image m'a toujours intéressé notamment à travers la télévision. Je me souviens m'être toujours demandé comment un journal télévisé ou un film étaient construits. Et tout ce qui était de l'ordre du bizarre m'inspirait. Je me suis toujours considéré comme *weird*. J'ai découvert plusieurs lectures au collège qui ont développé un sens de l'écriture chez moi. J'avais très tôt l'envie de me sentir représenté dans cet « océan de tropes blancs ». Avec l'écriture, tu accèdes à une forme de créativité qui te permet de créer de nouveaux mondes, de nouvelles façons de penser, de mettre en place des fantasmes et les réaliser, de créer une sorte de nouvelle technologie de soi. Je me rappelle que petit j'avais beaucoup d'imagination, je jouais avec des peluches, des figurines à qui j'apportais énormément de vie, de personnalités. Je passais des heures et des heures à leur construire une narration et les mettre en relation. Je faisais la même chose dans la petite ferme de mon oncle, j'inventais des noms à tous les animaux. Je réalise que la mise en scène que ce soit dans le film ou l'art contemporain m'a toujours intéressé. Par défaut, je suis toujours resté dans le milieu de la littérature, de l'écrit et de la parole en poursuivant des études à l'université en littérature et en études théâtrales et étant libraire pendant six ans. Je suis heureux que ce soit quelque chose de présent dans mon processus de création. Quand j'étais à l'université, j'étudiais beaucoup le théâtre, et je réalisais que j'avais envie d'aller plus loin et pas simplement étudier. C'est à Montréal que j'ai fait mes premières lectures publiques, que j'ai commencé mon premier documentaire *diaspora/situations*, né en réaction à la série *Strolling* de Cecile Emeke. J'ai aussi été encouragé à poursuivre une écriture expérimentale par Jean-Simon Desrochers à l'Université de Montréal. Cela a été un déclic.



D'ailleurs ta création est tant poétique, visuelle qu'inspirée par des références théoriques, ce qui reflète ton parcours.

Pour moi, la recherche est une part centrale de mon processus de création. Cela vient peut être de mon côté chercheur contrarié. Par exemple j'ai réalisé une vidéo basée sur le témoignage d'une jeune danseuse arabe de hip-hop, Imane, lors de ma résidence à la Galerie, à Noisy-Le-Sec (93). Elle est très charismatique et sûre d'elle. Ce qui m'a beaucoup marqué dans son discours, c'est qu'elle n'a que seize ans et a déjà une notion très précise d'elle même et du succès. Cela permet de réfléchir à la notion de « succès », sur ce que cela veut dire, notamment dans une société capitaliste et libérale et surtout quand tu es une personne de couleur. L'histoire n'a pas été écrite pour que nous ayons une place *successful*. D'où la puissance radicale de dire aujourd'hui « Je suis le/la meilleur.e et je vais réussir ». J'ai commencé à regarder des vidéos d'Oprah Winfrey où elle donne justement des conseils pour réussir en face d'une assemblée de jeunes femmes noires diplômées et j'aimais l'idée d'associer les deux discours. Un peu aussi pour souligner l'importance des apports des femmes noires et de couleur dans la pensée révolutionnaire. Il y a quelque chose de puissant dans un discours performatif, où l'on se persuade d'être le meilleur. José Esteban Muñoz^[iii], qui revient beaucoup dans mes travaux, est important pour moi parce qu'il a cette particularité d'être un *scholar* (universitaire) mais il écrit de manière sensible, poétique. Par exemple, il peut commencer par une anecdote dans un bar queer où il voit Vaginal Davis réaliser une performance, il décrit ses émotions lors du show et va ensuite développer tout un discours politique et philosophique autour d'elle et de sa pratique. Ce type de glissement est très inspirant pour ma pratique. Cela m'intéresse beaucoup de justement multiplier les médiums : poésie, image, recherche, performance, *workshops* (ateliers), et passer mon temps à glisser de l'un à l'autre pour essayer de trouver la meilleure manière d'exprimer une idée. Ne plus créer des hiérarchies, et éviter la spécialisation.

Qu'est-ce qui selon toi caractérise ta langue poétique ?

Je suis assez persuadé d'avoir des visions. À certains moments de ma vie, j'en ai eu de très précises. La poésie arrive un peu comme ça. Cela arrive comme un flux de pensées, c'est-à-dire j'ai une phrase comme « J'ai traversé Gibraltar / Ta gueule pour voir ». C'est une association de deux phrases qui veulent à priori rien dire, mais à partir de ces deux propositions j'aime imaginer toute une narration autour de Gibraltar, autour de cette personne qui va dire « Ta gueule ». Et revenir à une forme de glissement. Et ensuite y rajouter une référence à Aya Nakamura ou Björk par exemple. Si je peux la caractériser, c'est une langue en métamorphose permanente, dans l'ordre du lâcher-prise et qui serait bâtarde. Les phrases interviennent dans ces moments où je médite. L'intérêt se manifeste dans ma capacité à leur donner de l'espace. À partir de là, je prends mon téléphone, j'ouvre l'application Notes, et un texte

défile. Oui, je dirai une métamorphose de la langue qui ne se contente plus de dire ce qu'il y a à dire mais plutôt de passer par des biais, des chemins étranges et intuitifs – proches de formes de transes.



I don't understand what you are saying but I love you (2018)



I don't understand what you are saying but I love you (2018)

Comment tu caractérises ta langue poétique se retrouve, j'ai l'impression, dans ce que j'ai vu dans ta performance *Blouse Bleue*. Il y a lors de la performance des associations de références auxquelles on n'aurait pas pensé mais qui font ta narration du monde et dans lesquelles on est invité en tant que spectateur.trice à y mettre du sens ou pas.

Pour moi, la performance c'est le moment où tu te confrontes de manière directe à l'autre, dans un cadre précis tout en traversant un seuil. J'aime l'aspect participatif, prendre au sérieux le public et lui donner de la place. Les pièces de théâtre qui m'ont le plus intéressés sont celles où les metteurs en scène offre une liberté dans l'expérience. Comment ton corps est interpellé, quelles émotions se diffusent. Je pense que l'une des expériences les plus transformatrices est la pièce *Einstein on the Beach* de Robert Wilson. Elle t'offre une expérience du mystérieux qui est encore très difficile à décrire.

Quand j'écris des textes, j'essaie toujours d'être dans une sorte de partage qui peut être *empowering* (empuissant), autant pour moi que pour la personne avec qui je partage le texte ou la performance. Un ancien enseignant me disait récemment que mon écriture était comme une colère douce. J'ai beaucoup aimé cette description parce que ça rejoint aussi beaucoup notre génération. Oui, on est très en colère mais parfois on essaie de trouver des manières d'appréhender cette colère autrement. La colère est un sentiment moteur et nourrissant, mais c'est aussi un feu et j'aime être précisément entre ces deux tensions. Et voir ce qui explose, apparaît.

Tu as mené justement un atelier « *A love note about rage* » à Bétonsalon. Lors de tes ateliers, y a-t-il une volonté d'utopie collective ? La question de la transmission est également importante et comment on fait communauté ?

Oui, et aussi, cela rejoint la performance, à quel endroit tu donnes la place à une autre personne. Ça suppose un immense travail d'écoute. C'est beaucoup plus compliqué de connecter avec une personne avec qui tu n'aurais a priori rien à partager. Mais, pour moi, c'est justement là où il y a des formes de vie qui se créent. On est plus de plus en plus renfermés sur nous-même à cause des violences extérieures et des réseaux sociaux qui nous rendent obsessionnels. On est un peu tous en crise permanente. Et pour moi, une exposition, une performance, un atelier, font partie des derniers endroits où tu peux proposer un espace à partager. Quand tout le monde joue le jeu, un truc magique se passe, il y a des circulations d'énergie, des partages de compétences et d'expériences, et un sens du « commun » s'installe. Et je pense que cela nous permet ensuite d'avoir un rapport au monde beaucoup plus nuancé et plus ancré.

C'est un espace de guérison également ?

Qui est évidemment éphémère. Et aussi un espace de confrontation, le *healing* (remède, guérison) va aussi intervenir par des conversations difficiles. C'est une transformation nécessaire, mais qui passe aussi par des formes de violences.



Quel est ton rapport aux réseaux sociaux et à Internet de manière générale dans ta pratique artistique ?

Ce que j'aime beaucoup avec Internet c'est que tu peux te retrouver à te spécialiser dans un sujet absurde dont tu n'as absolument pas besoin. Si tu veux en savoir un peu plus sur quelque chose que tu ne sais pas, tu googles et tu trouves une solution. Je pense que les réseaux sociaux ont aussi permis de circuler des informations jusque là plutôt secrètes ou underground. Ce qui a permis à plusieurs de créer des « communautés de goût » et il y a une puissance radicale dans ce type de glissement dans notre société. Internet, c'est un accès ample à l'information mais aussi une dystopie. À la base, c'était fait pour rassembler les gens et c'est finalement l'inverse qui se passe.

Je ne sais pas si tu connais justement le travail de Tabita Rezaire qui interroge le caractère occidental-centré, raciste, sexiste, homophobe, des fondements d'Internet. Internet renforce en fait les inégalités qu'il prétend dissoudre.

Exactement. J'aime beaucoup le travail de Tabita Rezaire, je trouve que c'est une des artistes les plus intéressantes en ce moment de sa génération. J'aime beaucoup notre génération parce qu'on est assez habiles avec Internet, grâce à un smartphone par exemple, un accès assez facile à des informations. Internet représente quelque chose d'effrayant et de fascinant dans cette capacité d'avoir accès à tout et à rien en même temps, comme isole aussi. Cela crée une uniformisation des références, des manières de s'habiller, de parler. Instagram en est un grand exemple : on passe son temps à se mettre en scène, à se surveiller les uns les autres et poster des selfies, ou du food porn. C'est un excellent outil de pouvoir, et finalement, tout devient une forme de panoptique. Black Mirror n'est pas si éloigné de nos réalités.

C'est quoi ton rapport aux memes ?

C'est génial. Dans les communautés de couleur et *queer*, c'est hyper important les memes. Je suis beaucoup BestofGrindr et aussi ceux sur la culture astrologique. Pour les questions féministes et antiracistes, le meme est idéal : il permet d'aborder des questions radicales mais avec de l'humour.

Quels ont été tes premiers coups de cœur artistiques durant ton enfance et/ou ton adolescence ?

Je regardais beaucoup de clips vidéo quand j'étais petit. J'ai vraiment grandi avec les clips vidéos, j'étais inspiré par les clips de RnB : TLC, Aaliyah, Janet Jackson... On avait le câble et parfois accès à MTV. Aujourd'hui, je regarde encore beaucoup de clips vidéo pour entrer dans l'univers d'un artiste. Oui, je commencerais par cette culture clip qui s'est trouvée augmentée avec YouTube et Internet. Sinon la télévision m'a énormément marqué : les effets spéciaux dans les films, la Trilogie du samedi soir sur M6, les séries surnaturelles m'ont aidé à développer un imaginaire qui me sert beaucoup aujourd'hui et aussi à embrasser une forme de *weirdness*. Adolescent, je fréquentais beaucoup la bibliothèque où je passais des heures, j'allais aussi au petit cinéma d'arts et d'essais de la ville. Tout cela a contribué à me créer une culture visuelle et esthétique : je découvrais Egon Schiele et les surréalistes, les films de Fassbinder, Woody Allen ou encore Spike Lee...

Dans ton exposition, tu travailles autour de la science-fiction. Et je voulais la mettre en lien avec un concept qui t'est cher la « désidentification » créé par Muñoz. Est-ce que la science-fiction peut permettre la désidentification ?

Oui, cela permet à partir du moment où tu peux te projeter dans un monde, un temps imaginaire, où tu crées de nouveaux codes et de nouvelles manières de penser. Je suis tombé récemment sur cette phrase dont je ne me rappelle plus l'auteur : « Il est plus facile de penser à la fin du monde, qu'à la fin du capitalisme » (rires). C'est tellement vrai. Avec la science-fiction, tu peux réfléchir à ce qui se passe aujourd'hui et le décontextualiser, y intégrer, insuffler des virus qui vont être critiques sur ce qu'on appelle les questions raciales, sexuelles... Dans le cadre de mon exposition personnelle *Caméléon Club*, je réalise un film tourné principalement qu'avec des personnes de couleur, *Out of the Blue*. Tout se passe dans un huis clos, dans un cinéma. Ce qui m'intéresse dans l'anticipation, c'est que tu peux vraiment tout te permettre d'un point de vue esthétique et narratif. J'ai écrit des choses complètement malades, je suis même arrivé à parler de grand remplacement. Et donc intégrer une théorie d'extrême droite (qui a été à la source de la tuerie de Charlottesville aux Etats-Unis), très tournée en dérision dans les espaces activistes. Je suis content de ce film : il y a une unité qui permet de penser un monde imaginaire où les personnes de couleur auraient la place principale, une place au centre et où tous les hommes blancs riches seraient enlevés un par un par des extra-terrestres. Un moment supposé catastrophique devient un moment de célébration. Et cela pose finalement tout un nombre de question. La principale est « Qu'est-ce qu'on fait ensemble maintenant ? ».

Un autre concept qui t'a touché : l'identité-relation d'Édouard Glissant. Tu le rapprocherais de la désidentification de Muñoz ?

Non. Penser la relationalité chez Glissant est très précise. Elle n'est pas forcément très proche de Muñoz qui est *queer*. L'identité-relation est importante pour moi. Mais ce que j'aime chez Muñoz, c'est que dans la désidentification, il y a cette notion de code qui me plaît et me parle plus. Elle fait partie intégrante de mon travail : je travaille sur les associations, le langage qui est un code pour communiquer, transmettre des émotions, pour faire communauté, faire lien. La désidentification je la dissocie de Glissant parce qu'il y a une dimension extrêmement radicale. Elle correspond d'avantage à la notion de survie propre aux expériences minoritaires. Sa radicalité s'exprime notamment à travers l'art. Dans les travaux de Muñoz, les artistes de couleur sont représentés et honorés. Il parle beaucoup de Baldwin, Basquiat, Marlon Riggs, ou encore Gonzales Torres.

Je me sens bien plus proche de Muñoz. Dans son deuxième livre *Cruising Utopia*, il y parle de futurités en lien avec le *queer* qui devient une possibilité, quelque chose à atteindre plutôt qu'une identité. Et c'est révolutionnaire.

J'aimerais pour finir que tu me parles de ta première exposition personnelle *Caméléon Club*. En quoi elle va consister ? Quel cheminement elle représente pour toi ?

Le titre *Caméléon Club* vient de plusieurs anecdotes. La première est personnelle : je me suis toujours identifié comme un caméléon. J'ai une très grande capacité à m'adapter à des situations, à des lieux, et cela rejoint ta première question. J'aime bien l'idée de m'intégrer (au sens positif) et de changer de peau. J'aime plutôt être équivoque, être multiple dans ma manière d'appréhender le monde, d'approcher des situations qui sont à priori non «*approchables* ». *Caméléon Club* fait aussi écho encore une fois à Muñoz dans *Cruising Utopia*, son dernier livre. Il fait notamment référence à un club gay, le 1470, et pour y accéder il faut traverser un club punk le *Chamelon Club*. Entre ces deux clubs, il y a un seuil, et c'est au milieu de ce seuil qu'il se sent lui-même. C'est aussi là que les espaces utopiques et les potentialités existent. Cela m'a extrêmement inspiré pour développer toute cette exposition qui va porter sur la science-fiction mais c'est une forme de prétexte. Ce qui m'intéresse dans la science-fiction, c'est que c'est absurde. Quand on dit science-fiction, il y a toujours un référentiel énorme. *Caméléon Club* est une manière de penser un espace parallèle qui peut exister à travers la notion de seuil. Toutes les œuvres et les salles l'interrogent : comment t'accèdes d'un lieu à un autre, une salle à une autre et en quoi la banlieue peut devenir cet espace intermédiaire. Comment la Galerie est en soi une sorte d'hétérotopie^[1] au milieu de Noisy-le-Sec. Comment le film qui est une mise en abyme (c'est un film qui se passe dans un cinéma) propose une autre forme de seuil autour de l'espace et du temps. Il y a également un dispositif avec une scène et du sable. Sur cette scène, il va y avoir des performances (de Ghita Skali, Sorour Darabi, Helma...), des entretiens avec Kaoutar Harchi et un atelier organisé par Claire Finch et Karima El Kharraze. Comment aussi l'espace performatif est un seuil à franchir. C'est la concrétisation de plusieurs années de travail. Mais je n'avais jamais eu d'espace pour y penser réellement, avec une équipe aussi compétente que celle de la Galerie et avec des ressources. Je suis heureux de proposer une première exposition qui soit *moi* et qui propose une vraie manière de sortir de soi. De trouver des utopies en soi, aussi. Et du soin, peut-être.



Out of the blue (2019)



Out of the blue (2019)

Découvrez le travail de Tarek Lakhri à l'exposition Caméléon Club du 2 février au 30 mars à la Galerie Centre d'Art Contemporain au 1, rue Jean Jaurès, 93130, Noisy-le-Sec ! Le vernissage a lieu le vendredi 1^{er} février de 18h à 21h.

^[i] *Transfuge de classe est un terme sociologique pour désigner une personne vivant dans une autre classe sociale que celle de son enfance. Le transfuge se retrouve entre deux socialisations ayant des valeurs et normes différentes.*

^[ii] *José Esteban Muñoz est un universitaire américain qui travaille sur l'étude des performances, la théorie queer, la culture visuelle. Dans son premier ouvrage *Disidentifications: Queers of Color and the Performance of Politics* (publié en 1999), il développe le concept de désidentification qui désigne « des pratiques culturelles, souvent des performances artistiques, employées par les « queers de couleur » pour subvertir les codes de la culture dominante (hétérosexuelle, cisgenre, masculine, blanche). La désidentification est définie par Muñoz comme une troisième voie, proposant une alternative à la binarité entre identification et contre-identification, et qui permet l'invention par le sujet d'identités hybrides, mouvantes. Pour Muñoz, la désidentification, pour les « queers de couleur » fut une des conséquences du colonialisme qui les a placés en dehors de l'idéologie raciale et sexuelle dominante, c'est-à-dire la normativité blanche et l'hétéronormalité. » (wikipédia)*

^[iii] *Hétérotopie est un concept créé par le philosophe Michel Foucault qui fait référence à des « lieux physiques de l'utopie. Ce sont des espaces concrets qui hébergent l'imaginaire, comme une cabane d'enfant ou un théâtre. Ils sont utilisés aussi pour la mise à l'écart, comme le sont les maisons de retraite, les asiles ou les cimetières. » (wikipédia)*

5 février 2019

Les Inrockuptibles

par Ingrid Luquet-Gad



ARTS

Tarek Lakhri, artiste jusqu'au bout des mots



PAR
Ingrid Luquet-Gad

Abonnez-vous
à partir de 1€

En résidence à La Galerie de Noisy-le-Sec, l'artiste protéiforme, poète et queer, y prépare sa première exposition personnelle.



Le nom de Tarek Lakhri hante depuis quelques années déjà les marges de l'art contemporain. Une poésie ici, une performance là, des selfies glissés dans une exposition ou une intervention lors d'une conférence ailleurs.

Il y a aussi ce documentaire réalisé en 2017, *Diaspora/situations*, série de courts portraits d'"*activistes et artistes de couleur*" qui réfléchissent à l'impact intime de la diaspora sur leur quotidien. Né en 1992, Tarek Lakhri n'est encore identifié à aucune forme plastique, car il incarne d'abord, et c'est rare, une situation d'énonciation.



Générationnelle, queer, féministe et décoloniale, sa prise de parole fait entrer la pop culture et les *cultural studies* dans une langue tour à tour poétique et argotique, qui mixe et *cut* français, anglais et arabe. Sur la table de travail de celui qui fut d'abord libraire trône un exemplaire du cultissime *Cruising Utopia* de José Esteban Muñoz, écorné à force sans doute de l'avoir emmené avec lui aux soirées Parkington, où on le croise souvent.

En résidence jusqu'en avril à La Galerie, centre d'art contemporain à Noisy-le-Sec, Tarek Lakhri s'apprête à y ouvrir sa toute première exposition solo. Il n'y présentera pas ou peu d'objets, mais une scène (ouverte à tous) ainsi qu'un nouveau court métrage : une fiction d'anticipation sociale, où l'irruption d'aliens vient bousculer les notions établies de commun, de groupe et d'identité.

Caméléon Club du 2 février au 30 mars à La Galerie, centre d'art contemporain, Noisy-le-Sec

FRICTION MAGAZINE

FRICTION MAGAZINE FRACAS FURIE FICTIONS FRISSON FACE-À-FACE

QUEER SOMMES-NOUS ?     

FICTIONS



BY MATTHIEU FOUCHER

1 02 MAR 2019

Caméléon Club : les utopies performatives de Tarek Lakhri

25
Le Freak s'est ôté

f Frottebook

Du 2 février au 30 mars se tiendra à **La Galerie, centre d'art contemporain** de Noisy-le-Sec, Caméléon Club, la première exposition personnelle de Tarek Lakhri.

L'expo s'articule notamment autour du court-métrage *Out of the Blue* où, mêlant science-fiction et poésie, rendant hommage à plusieurs grandes autrices féministes et antiracistes, l'artiste rêve l'effondrement du capitalisme, la fin de systèmes oppressifs et l'avènement d'utopies queers émancipatrices. « *Le dispositif de l'exposition, qui découle du film, tente de redéfinir la question de l'adaptation, de se définir comme caméléon* », résume Tarek.

Toutes les infos [par ici](#).



Tagged: TAREK LAKHRISSI

14 février 2019

I-D

par Christelle Oyiri



ART | Par Christelle Oyiri | 14 février 2019, 6:59pm

qui est tarek lakhrissi, l'artiste décolonial dont la france avait besoin ?

À l'occasion de sa nouvelle exposition à Noisy-le-Sec, i-D l'a rencontré pour parler de la puissance du club, d'arabofuturisme et de Wallen.

Tarek Lakhrissi, artiste, poète et vidéaste, trône dans le cockpit de son vaisseau spatial *Le Coméleon Club*, sa première exposition personnelle à La Galerie de Noisy-le-Sec, conçue comme un raïat futuriste à la dérive. Des gelées oranges fixées aux hublots, nous voilà plongés dans la lueur d'un vil crépuscule, de ceux qui laissent présager l'apocalypse. « *A Place that is nowhere* », une phrase prononcée par Tarek, résonne comme une sentence, ou l'aveu d'un vide : « *Un endroit qui est nulle part* ». Ce constat ne révèle ni un manque, ni une fatalité. C'est une métaphore qui suggère l'expérience de la périphérie, de la marge : une narration queer, décoloniale, arabe, et surtout hallucinée, fondamentalement *weird* et native d'internet. Fragmentée, hybride, Tarek ironise en français, en arabe et aussi en anglais et s'adonne tour à tour à la vidéo, la performance, aux conférences et même à l'édition de fanzines : « *Je n'ai pas fait d'études d'art, ça m'accorde une certaine liberté.* » Une multidisciplinarité qui vient chahuter un monde de l'art parisien parfois endogame et fermé. i-D a rencontré Tarek lors des derniers préparatifs de sa première exposition solo. Autour d'un café, on a évoqué *Buffy contre les vampires*, la question de l'identité dans l'art et son premier film de fiction, *Out Of the Blue*, un conte psychédélique d'anticipation sociale au centre de son exposition.



© Pierre Antoine

On te présente souvent comme un artiste dont la pratique questionne le rapport à l'intimité, et pourtant, on trouve assez peu de choses sur ta vie. Où as-tu grandi et comment a germé ta passion pour les mots et l'art ?

Oui, c'est vrai. Je suis démasqué ! J'aime bien parler de mes inspirations et de mes projets mais je raconte assez peu d'où je viens. Une amie m'a récemment dit : « Tu es très fort pour parler de tout sauf de toi ! ». J'ai grandi en périphérie, dans la banlieue de Poitiers dans une famille assez modeste. Ça n'a pas toujours été facile et, j'ai mis du temps à voir les choses de cette façon mais mes parents sont finalement assez radicaux, surtout mon père. Il a toujours eu un rapport très complexe à la langue française. Je ne sais pas à quel point ma pratique en a été influencée, qui est justement très axée sur les mots ou le départ. Pour être honnête, mon intérêt pour l'art a commencé avec la télé : *Buffy contre les Vampires*, les clips de Missy Elliott ou Kelis réalisés par Hype Williams. Ce sont des objets qui ont fait partie de mon quotidien, ont provoqué des émotions chez moi, m'ont posé des questions. Pour moi, dès que l'émotion transparaît d'un objet, l'art surgit, il est présent. Beaucoup de personnes ne verront pas ces objets comme de l'art mais je ne fais pas de distinction entre « *high art* » et « *art populaire* », ça ne m'intéresse pas...

On retrouve cette tension dans ton écriture...

Oui, c'est en découvrant Jean Genet que j'ai pu mettre des mots sur ça, assumer ce mélange entre le sublime et l'argotique, qu'on retrouve dans son écriture. Ce syncrétisme est un procédé naturel pour moi, à la charnière de plusieurs langues, plusieurs langages. Je suis né en France, je parle arabe à mes parents et j'ai trouvé une voix supplémentaire, un langage avec lequel je me connecte à la culture queer américaine.

La pop culture est très présente dans ton oeuvre. La chanteuse R&B Wallen revient souvent dans ton art et tes conversations. Que représente-t-elle pour toi ?

Tellement de choses... Wallen me fait beaucoup penser à mes soeurs. Elle décrit simplement et avec beaucoup de force son expérience (qui est aussi la nôtre) : le lien à la famille, ou à la banlieue par exemple. Elle est à la fois un symbole de résistance politique (tout le monde connaît les paroles de *Celle qui a dit non*), de vulnérabilité fulgurante et d'authenticité. Ce qui me fascine chez elle, c'est son écriture et sa capacité à cumuler différentes strates de lecture dans ses paroles souvent très référencées. Elle chante pour les personnes qui n'arrivent pas tout à fait à trouver leur place et ça m'a beaucoup aidé. Quand j'étais au collège, j'écoutais en boucle l'album *A Force de Vivre*. C'est une chanteuse très populaire, notamment dans les banlieues et elle est devenue, à elle seule, symbolique d'une expérience de la diaspora, extraordinaire et mélancolique à la fois. Son existence m'a donné beaucoup de force.



Dans ton film *diaspora/situations*, tu donnes à voir l'expérience de ton entourage dans ses particularités...

Oui, *diaspora/situations* est un film présentant des conversations avec des gens que j'aime. Ils montrent leur vulnérabilité, m'invitent et me racontent leurs histoires. Il y a une relation de confiance et en même temps, je dois veiller à restituer leurs récits de manière respectueuse. Je crois que *Diasporas/Situations* est un bon exemple de cette dynamique identité/identification. Je pense notamment à Marie, mon amie canadienne et haïtienne qui apparaît dans le film et met en scène la souffrance générée par l'envie de correspondre aux canons de beauté blanche. Une autre amie à moi, Kai Cheng Thom, femme trans asiatique, s'identifie à un monstre et célèbre cette bizarrerie. Elle se projette *en dehors* du monde.

Ce film est en grande partie tourné au Canada, où tu es parti poursuivre tes études à Montréal pendant un an. Que représente cette période pour toi ?

Ça a été un moment pivot. J'ai rencontré beaucoup de personnes qui étaient non seulement de couleur mais également issues de la communauté queer. Je pense que j'ai toujours eu le fantasme d'une communauté qui ne se formerait pas nécessairement pour militer mais surtout pour discuter, prendre soin les uns des autres, faire la fête. Parmi toutes les choses qui m'ont marqué : il y a le fait de suivre les cours de Charmaine Nelson, l'une des rares femmes noires à enseigner l'histoire de l'art au Canada. Elle nous prenait à part et nous disait « *Vous allez devoir travailler deux fois plus*... mais toujours avec bienveillance. De Montréal, avec 70 dollars je pouvais facilement prendre le bus et descendre à New York. Je me suis rendu au MIX Festival et j'ai fait la rencontre d'Oscar Niño, Mohammed Fayaz et des autres fondateurs de la soirée PAPI JUICE. Tout à coup, le club m'a intéressé, j'y ai vu un espace d'utopie et de lâcher prise. J'étais entouré de personnes qui s'assumaient pleinement. Ça a été un moment transformatif pour moi, un véritable catalyseur. Je crois que c'est la première fois que je me suis senti appartenir à quelque chose, dans toute ma complexité.



Cette idée de club revient dans ton art. Qu'est-ce que cet espace représente pour toi ?

Le livre *Cruising Utopia : The Then and There Of Queer Futurity* (2009) de José Esteban Muñoz a beaucoup compté pour moi ces trois dernières années. On y apprend que pour se rendre dans le « 1470 », un club queer de Dayton dans l'Ohio, il fallait d'abord traverser le *Chaméléon Club*. Un club qui se révèle comme une sorte d'antichambre, un lieu d'entre-deux, instable, qui serait un espace de potentialités et d'utopies. Comme un reptile qui mue et s'adapte, se dérobe. Ça m'évoque ce qu'on appelle le *code switching*, cette espèce de double-conscience qu'ont les gens issus des quartiers populaires, de la banlieue. Le caméléon, c'est celui qui est capable de changer son logiciel, d'adapter son langage, d'être dans la stratégie.

Justement, comment envisages-tu l'idée d'assimilation ?

L'assimilation n'est pas un stratagème, ni une ruse. Ce n'est pas quelque chose de pro-actif et de malicieux. L'assimilation c'est souvent tomber dans le piège. Les assimilationnistes pensent qu'à terme leur couleur de peau, leur culture n'aura pas d'importance. Ils sont convaincus qu'à force d'efforts, leurs différences finiront par être gommées, que l'acceptation est le salut. Mais l'assimilation est à la fois un acte violent et une stratégie de survie. Dans « *Caméléon club* » je défends l'idée selon laquelle il faut prendre sa place là où l'on ne s'attend pas et garder sa radicalité, rester un lascar, donner naissance à un double-langage bâtard. Ça me rappelle un entretien entre Olivier Marboeuf et Yala Kisudiki dans lequel apparait Rochida Dati. Je pense que quelque part Rochida Dati est un caméléon. Elle soit un peu de nulle part, n'a pas le parcours type ou les diplômes requis mais elle a pris sa place pleinement dans le gouvernement, a frappé Brice Hortefeux et donné naissance à un enfant dont elle a longtemps caché l'identité du père. Elle a sa place tout en n'ayant pas perdu les codes de son milieu originel.

Ce caméléon club, tu l'a conçu un peu à la manière d'un vaisseau spatial. Le futurisme est un genre qui a rarement été accordé aux artistes de couleur. Quelle est l'influence de la science-fiction dans ton art ?

Elle occupe une place de plus en plus importante. Même quand je ne faisais qu'écrire, j'aimais partir de positions hors champs à travers la poésie. Plus que l'aspect « catastrophes/merveilles /désastres » de la science-fiction, ce qui m'intéressait c'était le possible et l'imagination. La science fiction est un outil qui ouvre à pleins de mondes et de fantasmes. Dans « *Caméléon Club* », je présente aussi un film inédit *Out of the Blue*. C'est la pièce principale de l'exposition. Dans le film, des monstres terrifiants enlèvent les hommes blancs et les PDG des grandes entreprises. C'est quelque part un pied de nez à la théorie vaiseuse du grand remplacement de Renaud Camus. Les auteurs blancs de droite, je pense aussi à Houellebecq, ont toujours le droit d'imaginer le futur, la dystopie, à ironiser mais pour nous « les autres », il n'y a pas de place dans le futur, pas d'imagination possible. C'est important de réécrire le futur et d'y inscrire nos corps et nos vies. De réinventer sa présence au monde.

Quel conseil donnerais-tu à un jeune artiste qui débute et qui n'a pas un parcours traditionnel ?

De serrer les dents. Et de se faire confiance.



Découvrez l'exposition *Caméléon Club* à La Galerie, à Naisy-le-Sec jusqu'au 30 mars 2019.



15 février 2019
Beaux-Arts Magazine
par Julie Ackermann

BeauxArts

Vidéos Exos Vu Grand Format Lifestyle Le Magazine La Boutique  

DÉCOUVREZ LE NOUVEAU SITE DU
Quotidien de l'Art

15 JOURS GRATUITS
POUR TOUTE NOUVELLE INSCRIPTION
J'EN PROFITE

SÉLECTION

7 expos gratuites à ne pas manquer

Par **Julie Ackermann** et **Inès Boittiaux** • le 15 février 2019

Difficile de courir les musées lorsque son compte en banque fait grise mine... De galeries en centres d'art, tour d'horizon de nos expositions gratuites préférées dans toute la France.

7. Science-fiction et utopies



Avec lui, la vulnérabilité est une force et les mots sont des outils de pouvoir et d'émancipation. Poète, plasticien et vidéaste (né en 1992), Tarek Lakhri manipule, déconstruit, tord et fragmente le langage. Repéré pour son documentaire « diaspora/situations » où des personnes s'écartant des cadres normatifs relaient leurs expériences de la différence, il présente aujourd'hui un film de science-fiction esquissant de nouvelles utopies, après un passage en résidence à La Galerie, à Noisy-le-Sec. **J. A.**

25 – 28 April
Contemporary Art Fair

art37th
brussels



Tarek Lakhri. Vue de l'exposition « Caméléon Club » 

→ Tarek Lakhri - Caméléon Club

Du 2 février 2019 au 30 mars 2019

La Galerie - Centre d'art contemporain de Noisy-Le-Sec • 1 Rue Jean Jaurès • 93130

Noisy-le-Sec

lagalerie-cac-noisyseec.fr

15 février 2019
Les Inrockuptibles
par Ingrid Luquet-Gad

ARTS

"Caméléon Club" de Tarek Lakhrissi

15/02/19 18h00

ABONNÉ



PAR
Ingrid Luquet-Gad

Abonnez-vous
à partir de 1€

En questionnant la notion de seuil, de frontière et d'identité, Tarek Lakhrissi revendique, dans sa première expo solo, "Caméléon Club", le droit à la fiction pour sa génération fièrement non-alignée.



Petite bâtisse cossue, La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec se niche au creux de la clairière ménagée par les tours bétonnées qui l'enserrent. Dehors, il pleut. Dedans, la lumière est orange désert, de la même teinte que le sable qui colle aux semelles. La foule qui s'y presse le soir du vernissage est si dense qu'elle l'aura déjà disséminé aux quatre coins de la ville. tel le vent chaud du Sahara qui répand les grains des dunes jusque sur les pare-brise hexagonaux.

Le sable tapissait à l'origine une scène qui, tout au long de l'exposition *Caméléon Club* de Tarek Lakhrissi, accueillera divers intervenants. Parmi eux, les écrivaines Kaoutar Harchi et Claire Finch, la metteuse en scène Karima El Kharraze ou encore les performeuses Ghita Skali et Sorour Darabi viendront évoquer les expériences subjectives et intimes de la diaspora arabe.

Plus loin, des bribes de texte, des paroles chipées à la rappeuse Princess Nokia ou des poésies écrites par l'artiste parlent de *"peau brown brune"* ou de *"destinations en RER"*. Au fond de l'espace, un rideau noir s'ouvre sur une salle de projection. Les sièges aspirent les corps. On s'assoupit. Puis une voix retentit et la séquence d'images s'interrompt. A l'écran, une présentatrice annonce alors qu'une invasion d'extraterrestres vient de se produire. *"Certains pensent qu'il s'agit enfin de l'explosion du capitalisme, d'autres y voient plus une sorte de théorie du complot"*, rapporte celle-ci.

"Amère est la vérité, il faudra bien s'y faire. Amère est la vérité"

La torpeur qui colle encore aux membres grippe le sentiment de panique. A la place s'ensuit une longue déambulation. Jusqu'à déboucher sur une salle de concert vide. Un piano occupe l'espace. Au dehors, le monde peut bien s'écrouler. Pour l'instant, la seule réalité est cette ritournelle, modulée par la voix langoureuse d'un jeune homme aux yeux de chat et fourreau de velours noir : *"Amère est la vérité, il faudra bien s'y faire. Amère est la vérité."* Le sortilège se rompt, le générique défile. On ressort de la salle. Au-dehors, le vernissage bat toujours son plein. Pour l'instant, la lumière orangée amortit la transition mais bientôt, il faudra ressortir dans la pluie et la noirceur – tant celle de l'hiver que du réel.

De la forteresse au seuil

Les transitions entre différents espaces fictionnels en enfilade constituent le cœur de la proposition de Tarek Lakhri. *"Lorsque je suis arrivé en résidence à La Galerie, j'ai d'abord voulu réfléchir à la notion de forteresse. Je pensais à la position de l'Europe, à la crise des réfugiés mais aussi à la place des centres d'art en banlieue. Je voulais questionner tous ces sujets de manière à la fois brutale et culottée"*, raconte le jeune artiste, dont c'est la première exposition solo. *"Peu à peu, l'idée de la forteresse a évolué vers celle de seuil. Dans le livre Cruising Utopia, José Esteban Muñoz évoque un club queer auquel on accède en traversant un bar punk. J'ai alors compris que le seuil est l'espace où je me situe, où je me sens à l'aise. Tenir un discours précis, adopter un parti pris figé, ce n'est pas pour moi."*

Out of the Blue, le film d'une douzaine de minutes que Tarek Lakhri vient de tourner, transpose à la science-fiction les questions générationnelles de frontières et d'identité qui l'habitent. *"Mes inspirations mettent en scène l'irruption dans le réel d'un imprévu, comme c'est le cas chez Gregg Araki. Pour moi, l'utopie permet de sortir de son point de vue prédéfini et de commencer à réfléchir de manière plus décalée, plus neuve qu'en se basant uniquement sur un état de fait."*

Dandysme onirico-queer

Un certain dandysme onirico-queer habite les formes de Tarek Lakhri. Le film, notamment, rappelle furieusement tout un pan du cinéma français : on pense à Yann Gonzalez ou Bertrand Mandico, et plus largement aux années 1980 rohmériennes. En 2017, l'artiste a réalisé un documentaire, *Diaspora/Situations*. Il n'était alors pas vraiment identifié comme artiste, et réalisait une série de courts entretiens avec des activistes et acteurs culturels issus de l'immigration.

Les corps privilégiés semblent souvent encore posséder le monopole de la fiction

Pièce maîtresse de l'exposition, *Out of the Blue* est d'un esthétisme vaporeux mais n'en est pas moins politique. Cet esthétisme, précisément, met le doigt sur l'un des grands angles morts du lent processus de naissance au regard des corps maintenus dans les limbes de l'invisibilité. Tout se passe souvent comme si les corps non-binaires, et plus encore les corps non-blancs, n'avaient pas le droit d'exprimer autre chose que leur position propre dans le monde réel. Les corps privilégiés, en revanche, semblent souvent encore posséder le monopole de la fiction.

Le film évoque certes les tropes de l'invasion et de la peur de l'autre. Par l'artifice et l'ultra-simulacre cependant, Tarek Lakhri va plus loin que la question de l'identification. Il réclame le droit à la fiction, et non plus seulement au témoignage, pour la génération qui vient – et qui ne vient ni des centres, ni des normes.

Caméléon Club Jusqu'au 30 mars, La Galerie – Centre d'art contemporain, Noisy-le-Sec (93)

3 questions à Tarek Lakhri

Désidentification et décentralisation sont les maîtres mots de Tarek Lakhri, jeune artiste prometteur actuellement en résidence à La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec. Zoom sur un artiste pluriel.



Pourquoi avoir choisi Noisy-le-Sec ?

J'ai choisi Noisy parce que c'est une ville que j'ai trouvée intéressante, peu connue mais qui fait la part belle aux artistes en tous genres. J'aime la banlieue et je trouve important de mettre en avant ces espaces souvent délaissés mais qui sont extrêmement vivants.

Évoquez-nous votre œuvre...

Il s'agit de ma première exposition personnelle, ça a été très fort pour moi. Outre, le challenge que cela a représenté, ce fut d'abord un honneur d'être choisi parmi les 300 postulants. Je suis désormais, à 26 ans, un artiste à plein temps pratiquant performances, installations, vidéos et poésie. Mon projet artistique "Le réel est une sensation", est un film de science-fiction, qui part du constat que la banlieue est l'espace du futur, tandis que l'exposition présentée

en parallèle tourne autour de la vidéo d'anticipation, de la poésie et de la performance.

Comment voyez-vous votre futur ?

J'ai grandi à Châtelleraut mais pour moi cela ne fait aucun doute : le futur se trouve en périphérie, pas dans le centre de Paris. Je souhaite donc continuer à exposer dans ces espaces, un peu en marge. Redéfinir la centralité.

Jusqu'au 30 mars à La Galerie, 1, rue Jean Jaurès

MARC BEMBEKOFF, NOUVEAU DIRECTEUR

La Galerie, centre d'art contemporain accueille son nouveau directeur : Marc Bembekoff qui succède à Emilie Renard, directrice depuis 2012. Auparavant curator au Palais de Tokyo puis directeur du Centre d'art contemporain La Halle des bouchers à Vienne en Isère, Marc Bembekoff n'en est pas à sa première expérience. Son regard à la fois international et prospectif donnera à n'en pas douter un nouvel éclairage sur le centre d'art de Noisy. Bienvenue à lui!

5 mars 2019
Art in America
par Mathilde Roman

Art in America
Guide to Museums, Galleries, and Artists

Keyword (e.g. Warhol, Contemporary)

Guide Listings ▾

City Guides ▾

Art Walks ▾

For Listeners ▾

About ▾

2019-03-05 - Paris

What to see in Paris: Critic Mathilde Roman on three shows up now [posted 3/5/19]

"The idea of communication is the common theme in three excellent exhibitions currently on view in Paris."

"Angelica Mesiti: when doing is saying"
through May 12, 2019
[Palais de Tokyo](#)

"Camille Llobet: Idiotecè"
through March 23, 2019
[Florence Loewy](#)

"Tarek Lakhrissi: Caméféon Club," curated by Thomas Conchou
through March 30, 2019
[La Galerie](#)

For his exhibition at La Galerie, Tarek Lakhrissi has created an environment informed by speculative fiction, pop culture, his identity as a queer, French Arab man, and his interest in what words can and cannot say. Comprising wall texts in French and English, objects like a fluttering length of fabric imprinted with lines of poetry, and films playing on monitors and screens, the show imagines a utopian future for the Paris banlieue where this art center is located.



9 mars 2019

Blog *Le Beau Vice*

par Elisabeth Lebovici

MAR
9

"Ce monde n'est pas assez"...Avec Tarek Lakhrissi à La Galerie de Noisy le Sec.

Puisque Tarek Lakhrissi se réfère souvent à José Esteban Muñoz, alors, allons-y:

QUEERNESS IS NOT yet here. Queerness is an ideality. Put another way, we are not yet queer. We may never touch queerness, but we can feel it as the warm illumination of a horizon imbued with potentiality. We have never been queer, yet queerness exists for us as an ideality that can be distilled from the past and used to imagine a future. The future is queerness's domain. Queerness is a structuring and educated mode of desiring that allows us to see and feel beyond the quagmire of the present. The here and now is a prison house. We must strive, in the face of the here and now's totalizing rendering of reality, to think and feel a *then and there*. Some will say that all we have are the pleasures of this moment, but we must never settle for that minimal transport; we must dream and enact new and better pleasures, other ways of being in the world, and ultimately new worlds. Queerness is a longing that propels us onward, beyond romances of the negative and toiling in the present. Queerness is that thing that lets us feel that this world is not enough, that indeed something is missing. Often we can glimpse the worlds proposed and promised by queerness in the realm of the aesthetic. The aesthetic, especially the queer aesthetic, frequently contains blueprints and schemata of a forward-dawning futurity. Both the ornamental and the quotidian can contain a map of the utopia that is queerness. Turning to the aesthetic in the case of queerness is nothing like an escape from the social realm, insofar as queer aesthetics map future social relations. Queerness is also a performative because it is not simply a being but a doing for and toward the future. Queerness is essentially about the rejection of a here and now and an insistence on potentiality or concrete possibility for another world.

Vous avez lu ?? Sapristi ce "Then and There", au milieu, vraiment difficile à traduire. On s'est déjà posé la question. Alors allons-y





Photos ©Flora Antoine

Then and there, à

La Galerie de Noisy le Sec.

Les fenêtres sont revêtues d'un filtre jaune - si je me souviens bien, ce genre de filtre, du moins lorsqu'il affilbe les verres de lunettes, est censé protéger de la lumière bleue et les ultraviolets, rendre moins sensible, affluter la vision. Les piliers porteurs dans la maison semblent d'autant plus visibles. On a l'impression d'être dans une villa.

Un carré de lampes fluorescentes orange au plafond compose avec des tiges une pyramide inversée.

De l'autre côté, une estrade, avec un coin de sable orange

Trois autres zones de sable orange.

Suspendu à une tringle, un rideau en lanières de PVC transparent.

Un autre, à terre.

Près duquel ondule un voile noir avec un texte dessus.

Des textes peints sur les murs.

Parfois de façon peu discernable.

Passent du français à l'anglais (Tarek Lakhrissi a vécu et étudié à Montréal. Il ne vient pas d'une école d'art).

"How did we fail/To protect/each other/From/each other"

La présence virtuelle partout des clips vidéo vus à la télévision et sur YouTube.

Princess Nokia, Mikky Blanco, Kiddy Smile

Un titre: Chameleon Club

Le *Chameleon Club* à Dayton, Colorado, décrit par José Esteban Muñoz

Comme un club punk où une porte sur scène menait à un bar gay, le 1470

Se tenir entre l'un et l'autre, ni dans l'un ni dans l'autre.

Des vidéos.

Dernière un rideau noir, un film de quatorze minutes.



Sans rabattre complètement l'exposition de Tarek Lakhrissi "sur" ce *Then and There* de Muñoz, on peut dire, quand même qu'à Noisy le Sec, elle s'évade sur ce terrain et sur ce temps là se référant moins un avenir qu'un futur antérieur: une temporalité et une spatialité qui auront été, qui pourraient avoir été, qui pourront avoir été. Un temps et un espace, ainsi, s'ouvrent en avant. L'intérieur de la maison devient un vestibule de temps, une capsule d'espace à traverser et où se tenir. Pas pour devenir, pas 'quelqu'un', en tout cas. Alors, allons-y.



Sorour Darabi in *Out of the Blue* (2015) avec Charab Alif, Cherry B. Dixon et Azize Eki.

Le conservatoire Lili et Nadia Boulanger à Noisy le Sec, réputé "futuriste."
Une salle de spectacle. Un piano. Sorour Darabi en fourrures qui s'avance lentement.
Une irruption (the news is : les hommes blancs riches hétéros ont été "grandremplacés", terme approprié de l'ennemi, et qui fait rire.)
Born in Flames ** est passée par là.
Le contrôle et la continuité du temps et de l'espace hétéronormatifs sont dissoutes dans la salle de cabaret.
Les yeux respirent, ouverts, fermés.
"I think the struggle for a bearable life is the struggle for queers to have spaces to breathe... with breathe comes imagination. With breathe comes possibility. If queer politics are about freedom, it might simple be the freedom to breathe" (Sarah Ahmed***)
Alors allons-y.

Caméléon Club, solo show, curator Thomas Conchou, 1/02/19 > 30/03/19, La Galerie CAC (Noisy-Le-Sec, France)

*José Esteban Muñoz, *Cruising Utopia: The Then and There of Queer Futurity*, New York: New York University Press, 2009, 1.

** cf le film de Lizzie Borden, *Born in Flames*, 1983 où une bande de lesbienne noires "grandremplace" l'empire médiatique à New York.

***Sara Ahmed, *The Promise of Happiness*. Durham: Duke University Press, 2010, 120

14 mars 2019
Newsletter Temps Libres
par Est Ensemble

Si vous ne parvenez pas à lire ce message, [suivez ce lien](#)
Pour vous désinscrire, [suivez ce lien](#)



TEMPS LIBRES

LA NEWSLETTER

Bagnolet / Bobigny / Bondy / Le Pré Saint-Gervais / Les Lilas / Montreuil / Noisy-le-Sec / Pantin / Romainville

14 - 20 mars 2019

L'agenda culture et loisirs d'Est Ensemble



LES BONS PLANS DE LA SEMAINE

exposition



Caméléon Club

Première exposition personnelle, dispositif fictionnel et performatif, s'inspirant librement de science-fictions, du jeune artiste Tarek Lakhrissi, actuellement en résidence à La Galerie.

[en savoir plus](#)

*La Galerie, centre d'art contemporain
Noisy-le-Sec
2 février - 30 mars
Entrée libre*

cinéma



Festival Toute la mémoire du monde

À travers un programme cinéophile et éclectique, le festival rend hommage au travail des archives, des ayants droit, des studios et des laboratoires pour sauver les œuvres du passé.

[en savoir plus](#)

*Cinéma Le Méliès
Montreuil*

14 - 17 mars
Tarif : 3,50 €

CULTURE



ARTS

Après l'identité

TAREK LAKHRISSI N'A QUE 26 ANS, MAIS SON EXPO À NOISY-LE-SEC A SECOUÉ LE MILIEU DE L'ART CONTEMPORAIN. IL VOUS RESTE UNE SEMAINE. Par Pedro MORAIS

Paris avait besoin de lui mais ne s'attendait pas à une telle tornade. Tarek LakhriSSI ressemble au futur. Poète, queer et arabe, né en 1992, il arrive à un moment où l'art s'embrase d'une lecture politique des identités – du féminisme à la décolonisation. Et va au-delà, pour proposer un film d'anticipation. Inspiré du théoricien José Esteban Muñoz, il emploie une stratégie de « désidentification » pour contrer les stéréotypes associés à la banlieue, il en joue. Et la flamboyance ne manque pas dans son exposition, qu'il a transformée en club (titre manifeste) pour une famille d'amis, écrivains et cyborgs qui, entre l'invention d'un corps queer, l'emploi du slang et la transformation de cultures minoritaires, prennent d'assaut le petit monde blanc de l'art contemporain.

« CamoFem Club » de Tarek LakhriSSI. Jusqu'au 30 mars à La Galerie, Noisy-le-Sec (93). Lagalerie-noisy-le-sec.com

Lost in space

Le nouvel album de Solange, **When I Get Home**, délaisse la pop pour un voyage évaporé. Trop ? Par **Pascaline POTDEVIN**

Sentir plus que dire : c'est le choix de Solange, qui a voulu mettre en avant son travail de productrice, ordonnatrice de sons et de featurings. Au casting : les rappeurs Playboi Carti ou Gucci Mane, Devonté Hynes et Panda Bear, notre Chassol national et le sempiternel Pharrell. Ils se coulent dans des atmosphères mystiques et sensuelles qui empruntent à Stevie Wonder ou Alice Coltrane, mais manquent un brin de tenue. Hormis sur *Way to the Show* et *Stay Flo*, rien ne vient ancrer des moments pourtant superbes (les escalades harmoniques de *Jerrold*, la trap scintillante d'*Almeda*). Plongée dans ses sensations, Solange répète des phrases (pardon, « mantras ») à l'infini sur ce qui ressemble à une succession d'intros. L'idée était de s'immerger dans des impressions, un hommage à Houston, sa ville natale : dommage qu'on y perde souvent pied.

When I Get Home de Solange (Columbia / Sony).

MUSIQUE



PHOTOGRAPHIE ANNEKE MACHTSCHIEDERER